CHAPITRE IX.

DU RÉGIME PENDANT LE COURS DES TRAITEMENTS HOMOŒOPATIQUES.

Les médecins allopathistes et les personnes du monde qui parlent d'après eux, ont la coutume de dire que l'homœopathie, *sorte de médecine expectante*, c'est-à-dire nulle en elle-même, ne guérit les maladies que par le régime qu'elle impose. Ce lieu commun qui ne mérite point une réfutation sérieuse, ne prouve qu'une chose : l'ignorance absolue de ceux qui le répètent, touchant le fond de la doctrine hahnemannienne et la merveilleuse efficacité des infinitésimaux.

Nous serions assez curieux d'apprendre, en effet, par quel singulier privilége le régime prescrit par les médecins homœopathistes aurait plutôt que le MEME RÉGIME prescrit par leurs adversaires l'inconcevable vertu de guérir le *croup*, la *méningite*, la *scarlatine* et tant d'autres maladies aiguës si souvent et si promptement mortelles sous la lancette expéditive de l'école physiologique. Les détracteurs de l'homœopathie sont-ils donc de bonne foi lorsqu'ils

interprètent ainsi les succès qu'ils ne peuvent lui donner. Dans ce cas, il faut convenir que le *rationalisme médical* est encore plus absurde dans sa polémique que dans ses théories.

Il est vrai (nous le proclamons, bien loin de nous en défendre) que l'homœopathie a mieux qu'aucune autre école apprécié et motivé l'importance du régime. Elle ne saurait donc, sans inconséquence, refuser le concours d'un auxiliaire dont elle connaît si bien la puissance. Mais il serait tellement injuste de glorifier des guérisons qu'elle obtient un régime quelconque, qu'on a vu très souvent et qu'on voit tous les jours des malades atteints d'affections chroniques, de celles que la nature ne guérit jamais seule, recouvrer cependant la santé sous l'influence exclusive des infinitésimaux, et sans consentir à s'astreindre à une diététique particulière.

J'avoue néanmoins que dans mon opinion intime, ces cas doivent être considérés comme des faits exceptionnels, et rien au monde n'est plus facile à comprendre.

En effet, pour qu'un remède opère sûrement dans la sphère de sa spécificité, il est clair que son action ne doit pas être troublée par l'action intercurrente d'autres agents médicamenteux. Cela est d'autant

plus évident qu'il ne serait pas impossible que parmi ces derniers se trouvât précisément l'antidote du médicament ordonné et sur lequel le médecin fonde toutes ses espérances. Or, qu'attendre d'une médication constamment neutralisée?

Mais en supposant même que cette neutralisation n'ait pas lieu, est-il vraisemblable que plusieurs substances médicinales agissent simultanément dans l'économie aussi sûrement que si chacune d'elles y opérait isolément? Non, sans doute, et, dès l'instant où il nous est prouvé par l'observation journalière et par des expériences irrécusables que le thé, le café, les condiments, les acides, les élixirs dentifrices, tels que l'eau-de-Botot, toutes les matières odorantes en un mot, sont des médicaments, nous sommes logiques en les proscrivant d'une manière absolue.

Ajoutons néanmoins que l'habitude contractée depuis longtemps par le malade d'user, et cela sans inconvénient sensible, de quelques-unes de ces substances, doit être une raison pour le médecin de se montrer moins sévère. Hahnemann, par exemple, tolérait volontiers chez ses malades l'usage de la pipe. Je crois, pour mon compte, que l'infusion de thé noir, lorsqu'on y est accoutumé, a peu d'inconvénient durant le cours d'une maladie

chronique. Mais il ne saurait en être de même dans aucun cas, ni du café, ni des parfums, ni surtout des élixirs dentifrices.

Au surplus, le caractère des maladies, le tempérament des malades et surtout peut-être la nature des médicaments prescrits sont autant de raisons pour le praticien de se montrer sévère ou complaisant à l'égard du régime. Un excès de rigorisme, lorsqu'on n'a pas à craindre de le voir décourager les malades, est préférable, en général, au système opposé.

Mais une condition qui n'importe pas moins à l'action normale des remèdes, que l'abstinence des aliments prohibés, c'est la tranquillité de l'âme.

On ne saurait croire combien les émotions morales ont d'influence sur le cours des maladies. Elles dérangent complétement l'action des médicaments.

Cent fois, en expérimentant sur moi-même les substances dont j'étudiais la pathogénésie, il m'est arrivé de constater la disparition instantanée et sans retour des symptômes les plus tranchés, à l'occasion d'une surprise, d'un accident désagréable ou de toute autre émotion un peu vive.

L'esprit ardent et mobile des enfants les exposant plus encore que les adultes à ces chocs du

monde ambiant, on devra se faire une loi de les en préserver autant que possible, et surtout de ne pas les irriter inutilement.

Quant à la quantité d'aliments qu'on peut leur permettre dans leurs maladies, on conçoit que cela est absolument subordonné aux circonstances. Tout ce qu'il est possible de dire en thèse générale, à cet égard, c'est qu'à l'exception des cas de phlogoses sur-aiguës, l'homœopathie repousse la diète, c'est-à-dire cette abstinence absolue qui a tant de fois aidé les émissions sanguines à conduire au tombeau les victimes du broussaisisme.

Quelques indications pratiques, touchant les boissons à permettre aux malades lorsqu'ils éprouvent de la soif, ce qui a lieu dans toutes les fièvres, vont terminer ce petit chapitre.

Tout le monde a pu remarquer que, sur ce point, l'allopathie n'était pas méticuleuse.

Les limonades citriques et même sulfuriques, les infusions de tilleul, de camomille, de coquelicot, de houblon, etc; les décoctions de chiendent, de bardane, de salsepareille; les solutions de carbonate ou de tartrate de soude, etc., etc., sont pour le médecin de la vieille école, autant de boissons anodines, qu'il prescrit au hasard, sans en attendre aucun effet, et sans attacher la moindre im-

portance à ce que le malade prenne l'une de préférence à l'autre.

Pour nous, homœopathes, il n'en est point ainsi. La plupart des infusions et des tisanes, loin de nous sembler insignifiantes, ont à nos yeux le tort grave d'être des médicaments. Elles sont donc indistinctement rayées de notre thérapeutique.

Les seules boissons que nous tolérions, sont celles qui n'ont d'autre propriété que de désaltérer sans déplaire au goût. Telles sont : l'eau légèrement sucrée, l'eau panée et les décoctions de dattes, de jujubes ou de raisin sec.

Tout le monde sait préparer l'eau panée. Quelques verres d'eau bouillante jetés sur une petite croûte de pain grillé, le tout un peu sucré et refroidi à point pour l'usage; là s'en réduit la recette.

Quant aux décoctions de fruits secs il serait superflu de dire comment elles se préparent. L'important est qu'elles ne soient pas trop chargées. Celle de raisin de Malaga plaît généralement aux enfants.

Les boissons doivent être prises à la température de l'appartement dans les maladies chroniques, et tièdes, mais non chaudes, dans la plupart des affections aiguës. Le mieux est qu'elles désaltèrent sans causer d'autres sensations.